

Léon Tessier

Aubanel, Mallarmé

ET LE FAUNE



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

Léon TEISSIER

Aubanel, Mallarmé

ET LE FAUNE



EDITIONS

CALENDAU
23, rue Maguelone
MONTPELLIER

MARSYAS

Mûrevigne
AIGUES-VIVES (Gard)

1945

AUBANEL MALLARMÉ

ET LE FAUNE

J'avais écrit certain jour: « *Le Faune*, né du Rhône, (de ses rives languedociennes et vivaroises, est le frère aîné du Drac de Mistral. Si, au lieu de dédaigner les Félibres et leurs œuvres, les mallarméens se donnaient la peine de lire *lou Pastre* d'Aubanel, ils verraient combien les pensées des deux poètes sont voisins ». (Revue CALENDAU, Montpellier, n° 94, juillet 1942, pages 229 et s.)

Il est en effet, regrettable que Kurt Wais (1938) soit le seul mallarméen qui donne l'impression de connaître Un peu Aubanel. Cet auteur estime que le deuxième sonnet *Patimen*, des *Fiho*: d'Avignoun rappelle *l'Après-Midi d'un Faune*, où s'en rapproche. Il est peu facile de dire quand Aubanel a pu écrire *Patimen* (entre 1862 et 1875), mais Legré en a dit: «Voilà bien en quel *état d'âme* était Aubanel quand il écrivit *lou Pastre*».

Il est vrai qu'en 1942. *lou Pastre* n'était connu, et partiellement d'ailleurs, que dans son édition pour bibliophiles de 1936. La publication récente de l'œuvre intégrale m'est une occasion pour préciser mon dire. Je ne signale pas une soi-disant nouvelle source du *Faune*. Je montre comment deux œuvres, et peut-être. trois, ont été simultanément écrites par des poètes amis sur des thèmes pareils. Je n'apporte que des dates

Le petit-fils d'Aubanel nous apprend qu'au mois de mai 1865 le poète provençal, juré de la Cour d'assises de Carpentras, eût à Connaître du viol d'une fillette, perpétré dans le sauvage massif du Ventour par un pâtre primitif, sinon préhistorique de vie, de raisonnement et de mœurs « Presque à son insu, le poète se passionna pour cette sorte de fait divers somme toute assez banal. Mais la brutalité du mâle en Opposition avec la candeur de la jeune fille: cette vision d'épouvante l'obsède. Il faudra bien qu'Aubanel! en arrive à mettre sur le papier, sous forme de drame ou autrement, les sentiments qu'il a éprouvés. »

[Notons préalablement: que, le 27 novembre 1864, Mallarmé(avait écrit à Aubanel: «Emmanuel (des Essarts) m a dit que tu lui avais lu un drame admirable... Pour moi, je ne me suis pas encore mis au; travail». ce drame était évidemment *le Pain du Péché* (*lou Pan dóu Pecat*) achevé vers la fin de 1863.]

Qu'Aubanel ait parlé à Mallarmé du procès de Carpentras, que Mallarmé ait eu lui aussi l'illumination du poète créateur, les dates ne permettent pas d'en douter. Elle est de juin 1865 cette lettre de Mallarmé à Cazalis. « Depuis dix jours je me suis mis au travail. J'ai laissé *Hérodias* pour les cruels hivers. Cette œuvre solitaire m'avait stérilisé, et, dans l'intervalle, je rime un intermède héroïque dont le héros est un Faune.. je le fais absolument scénique, impossible au théâtre, mais exigeant le théâtre... »

En juillet, Mallarmé se décide, pour parfaire *l'intermède* pour terminer dignement l'histoire de son Faune, à travailler à Tournon jusqu'au 25 août. *L'Après-Midi d'un Faune*, avant d'être l'immortel poème, connaîtra bien des retouches.

Or, simultanément. Aubanel eût 'idée, sur le *fait divers* de Carpentras, d'écrire son second drame. Car je ne puis admettre avec Thérive, qu'il s'agisse encore du *Pan du Péché* dans la lettre de Mallarmé à Aubanel du 27 juillet 1865: « Et ton drame que tu me dois? Et ton intermède dont je voulais te lire quelques ébauches ? » Aubanel de répondre : « Ta prochaine arrivée me remplit le cœur de joie... Ne quel point, je te prie, d'apporte ton in *mezzo* ».

On sait comment l'intermède, ou le *Monologue du Faune*, en octobre 1865, ne fit pas l'affaire de Banville et de

Coquelin. Mallarmé n'en parla plus, du moins pour l'instant, et revint à son éternelle *Hérodiade*.

Aubanel s'entêta davantage, et ce n'est que l'hiver venu, qu'il se mit à l'œuvre, d'arrache-pied. Les lettres donnent des précisions, telle celle du 3 mai 1866 où Mallarmé dit son regret de ne pouvoir aller vers les Félibres: « Il m'eût été si doux de vous voir, si non d'entendre le plan de ton drame ».

Et voici des extraits de lettres d'Aubanel à son ami l'avocat Ludovic Legré:

— 19 mars 1866. — « Je viens de terminer le plan d'un nouveau drame — tout et écrit, — il n'y a plus que le travail des vers à faire.... j'ai énormément, travaillé tout cet hiver... Personne encore n'en a vu une ligne ».

— 16 mai — « Je te porterai le plan complet des 5 actes de mon nouveau drame. Nous le lirons posément...

Une fois tout à fait certain de mon plan, je vais travailler à ce drame avec une ardeur immense, et je crois que d'ici à un an ou 18 mois le vers sera complètement écrit. »

— 5 juin. « Je suis à la moitié du premier acte ».

— 16 juin .— « J'ai terminé le premier acte ».

— 2 juillet. — « J'ai déjà écrit près de 900 vers. »

- 1er septembre. — J'espère, en quelques jours, achever mon quatrième acte. »

— 11 septembre. — « J'ai achevé ce matin le quatrième acte. Je crois que j'ai trouvé des accents d'une brutalité et d'une sauvagerie inouïes. »

30 septembre. — « J'ai terminé mon drame, il a 2050 vers. A présent, jusqu'au printemps. je vais m'efforcer de l'oublier afin de le corriger avec plus de sang-froid et d'impartialité. »

Ainsi est né le: drame *Lou Pastre*, œuvre peu scénique, même pour 1866 alors que le mélodrame était en pleine vogue Ce romantisme échevelé serait traité avec dédain par certains poètes de génie nés lorsque ce siècle avait deux ans. Nos neveux Compareront. Qu'il nous suffise, pour l'heure, de comprendre mieux Mallarmé et de mieux lire Aubanel.

On connaît, très heureusement, les anciens états de *l'intermède* mallarméen. Ce sont eux, exclusivement, autant que possible, les plus anciens, celui de 1865 surtout, qui doivent être pris en considération à côté de l'œuvre d'Aubanel. Voici donc le *Monologue du Faune* (d'après E Noulet et H Mondor.)

Contons:

Un Faune sort de l'ardente somnolence qu'en Sicile prodiguent la lumière et les feux de l'après-midi. Il se lève: « Je possédais, *j'avais des nymphes! Est-ce Un songe ? Non*, car j'en ai la claire notion, *le clair*

Rubis, des seins levés embrase encore l'air. »

L'érotisme du poème est plus subtil mais non moins évocateur dans la version définitive qui invoque la nudité des *roses*. Le Faune continue:

*« Mais si ce beau couple au pillage
N'était qu'illusion de tes sens fabuleux?
L'illusion, Sylvain, a-t-elle les yeux bleus
Et verts comme les fleurs des eaux, de la plus chaste ?
Et celle... qu'éprenant la douceur du contraste,
Fut le vent de Sicile allant par ta toison?*

Non, et soyez témoins de la réalité de ma vision, vous, *glaïeuls séchés d'un marécage, vous joncs tremblant avec des étincelles. »*

Et voici ce que content les glaïeuls et les jonc : Le faune cassait les grands roseaux, en vue de les dompter par sa lèvres créatrice de mélodie, lorsqu'il aperçut dans un paysage de fontaines et de verdure une blancheur éparse. Mais au bruit de la flûte, ce vol de naïade effarouché se sauve.

Le Faune se demande encore s'il est le jouet d'une illusion:

*« Suis-je donc la proie
De mon désir torride et si trouble qu'il croie
Aux ivresses de la Sève ? Serais-je pur ' ?*

A-t-il possédé les nymphes ? ou a-t-il rêvé ? *La Diane au Bois*, de Banville. insulte le Gryphon: « Adieu, lys ! » Tandis que le Faune craint la conspiration des *Lys, au pudique silence... mais dédaignons de vils traîtres*. Une *morsure féminine* aux doigts est bien une *preuve*. (Aubanel n'invoque des *lys* que leur blancheur, et la morsure à la main est, dans son drame, un acte de défense, tandis que nous ignorons si la morsure de la nymphe n'est pas fruit de la passion).

Le Faune veut arracher encore des ceintures et regonfler ses souvenirs. Il dit dans quelles circonstances il allait

*... « quand à mes pieds s'entremêlent, fleuries
De la pudeur d'aimer en ce lit hasardeux,*

*Deux dormeuses parmi l'extase d'être deux.
Je les saisis sans les désenlacer et vole
A des jardins, haï par l'ombrage frivole,
De roses tisonnant d'impudeur au soleil,
Où notre amour, à l'air consumé soit pareil...
Je t'adore, fureur des femmes, ô délice
Farouche de ce blanc fardeau nu qui se glisse
Sous ma lèvre de feu, buvant, dans un éclair
De haines, la frayeur secrète de la chair,
Des pieds de la mauvaise au dos de la timide,
Sous une peau cruelle et parfumée, humide
Peut-être des marais aux splendides vapeurs.
Mon crime fut d'avoir; sans épuiser ces peurs
Malignes, divisé la touffe échevelée
De baisers, que les dieux avaient si bien mêlée;
Car, à peine j'allais cacher un rire ardent
Sous les replis heureux d'une seule, et gardant
Par un doigt frêle afin que sa blancheur de plume
Se teignit aux éclats d'une sœur qui s'allume,
La petite, candide et ne rougissait pas,
Qui, de mes bras défaits par de lascifs trépas
Cette proie, a jamais ingrate, se délivre..
Oublions-les. Assez d'autres me vengeront
Par leurs cheveux mêlés aux cornes de mon front:
Je suis content: tout s'offre ici; de la grenade
Ouvrte, à l'eau qui va nue en sa promenade.
Mon corps que dans l'enfance Eros illumina
Répand presque les feux rouges du vieil Etna,
Par ce bois qui, le soir des cendres a la teinte
La chair passe et s'allume en la feuillée éteinte ».*

Je m'arrêtais surtout à cette image de la *grenade ouverte*, pour remarquer, après Kurt Wais que le premier recueil de vers d'Aubanel, en 1860 avait eu pour titre: *La Grenade entr'ouverte (La Mióugrano entre-duberto)*. Paul Valéry, en un sonnet qui n'est pas son chef-d'œuvre, évoque aussi les *durs grenades entr'ouvertes*. Mais Mallarmé, dans la version définitive de *l'Après-Midi d'un Faune* reforge ses vers et en fera l'un des plus beaux quatrains de toute poésie:

*«Tu sais ma passion, que pourpre et déjà mûre,
Chaque grenade éclate et d'abeilles murmure;
Et notre sang, épris de qui le va saisir
Coule pour tout l'essaim éternel du désir ».*

Quant au Faune, trop ambitieux, le voici qui blasphème Vénus. Il est foudroyé mais que

lui importe puisque, dit un refrain trop moderne, *tout est permis quand on rêve.*

*« Dormons, dormons ! je puis rêver à mon blasphème’,
Sans crime, dans la mousse avide, et comme j’aime
Ouvrir la bouche au grand soleil, père des vins.
Adieu, femmes, duo de vierges quand je vins. »*

Et voici maintenant le drame aubanelien: *Contons:*

*Un pastre dins li bos s’escound, gueirant caturo..
Sauto coume un cat-fêr, e’ strasso la centuro
Di chato qu’émbandis se’n cop n’a proun tasta...
Li piéucelo en luchant quilon coume d’aigloun;
Eu s’amourro à plesi dins li pèu negre o blound.*

Un pâtre dans les bois se cache, guettant une proie ...il saute comme un chat sauvage et met en lambeaux la ceinture des jeunes filles qu’il renvoie quand il n’en veut plus... Les pucelles, en se débattant, poussent des cris d’aiglons; lui se plonge avec volupté dans leurs cheveux noirs ou blonds.

Je fais remarquer, une fois pour toutes, la médiocrité de la traduction: elle est parfois inexacte, mal écrite, négligée, prosaïque. Pour Aubanel, comme pour Mistral, la traduction n’est là que pour aider la lecture du texte provençal. De même que Mistral (*Poème du Rhône*) traduit: *An aussa lou capèu* par *Ils ont haussé le chapeau* alors que correctement il faudrait: *Ils ont levé leurs chapeaux* (Ronjat. *Grammaire*, § 799); de même je traduirais: *il enlève, ou : il arrache, ou : il saccage les ceintures*. Mais ça, c’est du Mallarmé, Je respecte donc la traduction d’Aubanel, qu’elle ait été modifiée ou non par l’auteur ou par l’éditeur, car c’est cette traduction qui est, ou qui se rapproche le plus, de ce que Mallarmé a entendu ou a lu. De même que je m’en suis tenu au premier état de ce *Monologue du faune*, véritable « prélude » à *l’Après-Midi d’un faune*.

Et voici des extraits de ce qu’on peut appeler, tout interrompu de répliques qu’il soit, le monologue du Pâtre, dans le premier acte d’Aubanel:

*Li femo moute soun ?... Iéu sabe que n’i’a; moute ?
Lou vèspre sùbretout, dins lou sour, dins la niue,
Li vese à troupelado esbarlugant mis iue;
passon farandoulant, divino e tóuti blanco;
le courre après... Vèn l’aubo, è fout s’es enana;
E morde mi dous pouns, morde la terro cruso
Que noun pode à plesi mordre l’espalo nuso
O lou sen, o li flanc d’uno femol
...Blanco coume la nèu e bloundo coume l’aubo,
Uno femol!... As pas vist, dins li branco, sa raubo?
Venon !.. Coume lou brut d’uno pichoto plueio,*

*Entènde un camina de femo sus li fueio.
 Ensouvèn-te, ma tèsto, oh! ma tèsto es perdudo,
 Quand le sounge! - - e pamens, ma tèsto, souvèn-te...
 Dins l'azuren trelus de la font e dóu nai,
 A travès la verdour di fueio e lou dardai
 Vese, emé li tramblun, emé milo barluro.
 Un quaucarèn pèr iéu d'estrangé, uno figuro
 Desparaulado, e coume à travès de lu Som
 De-fes l'on en pantaio...O formo tout-de-long,
 Tant jouino e blanco e novo e tant embtraganto!..
 Se treviro moun sang e la fèbro m'aganto.
 Que de countour en elo ardènt e vouluptous,
 Souto si grand péu souple! Espetacle autant dous
 Que terrible. Ai qu'un crid d'esbai e d'espavènso;
 La lèio peralin s'esperlougavo inmènso:
 L'aucèu de s'envoula rapide aguè lesi;
 La divino vesion subran s'esvanesi.
 Quand arribère au nais veguère, entre li roure
 Mita-vestido, emé tout lou péu au vènt, courre
 Uno femo, e n'i'avié coume elo quatre o cinq,
 Tóuti descabeiado e tóuti bello ansin:
 Lis entendiéu fugi; s'esclafissien dóu rire.
 La vesion m'es restado aqui coume un martire...
 Sauprai de la bèuta lou ferouge mistèri
 Que m'estren e me fai brama coume un gimèrri.
 Veici d'ounte l'ai visto, en aquesto ouro, alin;
 Drecho e touto nevenco entre li petelin,
 Caressavo si grand péu blound. Ounte es anado?...
 Se vèn, se vòu fugi, dins l'aigo founso, o nai,
 O font bluio, pren-la, nègo la touto vivo,
 que me rèste au-mens soun blanc cadabre..
 O ma bello vesion, pantai que m'as mourdu
 Jusqu'au founs di mesoulo, oh! t'ai perdu! perdu!
 La blanco fado emé si long péu sus l'esquino
 Coume rai de soulèu, o ma vesion divino!
 Oh! la fèbre dóu sang, la foulié de la car,
 Embriago dis iue jouvènço, bèuta, — car
 l'a rèn foro d'aqui, — moute sias :?... Mai li femo
 Soun pas tóuti belèu, coume aquelo.. Me cremo
 L'abrasant souveni de l'enfant nuso...*

Où sont les femmes ?... Je sais bien moi qu'il y en a. Où ? Quand vient le soir surtout, dans l'ombre, dans la nuit, je les vois en troupeaux éblouissant mes yeux; elles passent en farandolant, divines et toutes blanches. Je les poursuis... L'aube vient, et tout

disparaît; et je mords mes poings, je mords la terre, de ne pouvoir mordre l'épaule nue, ou le sein, ou les flancs d'une femme!... Blanche comme la neige et blonde comme l'aube, une femme!... N'as-tu pas vu sa robe à travers les branches?... Elles viennent!... Comme le bruit d'une petite pluie, j'entends des pas de femmes sur les feuilles.

Souviens-toi, ma tête,— oh! ma tête délire, quand j'y pense! — et pourtant souviens-toi... Sur l'azur scintillant de la source et du lac, à travers le feuillage et les rayons du soleil, je vis frissonnant et ébloui, quelque chose pour moi d'étrange, une image ineffable et comme parfois en dormant l'on en rêve. Forme si jeune et blanche et pure et enivrante! ... Mon sang bout et la fièvre me prend. Que de contours, en elle, ardents et voluptueux, sous ses longs cheveux dénoués! Spectacle aussi doux que terrible! Je pousse un cri de surprise et d'effroi ; l'allée s'allongeait interminable. L'oiseau eut le temps de s'envoler; la divine vision soudain s'évanouit. Quand j'arrivai au lac, je vis, entre les chênes, demi-vêtue et les cheveux au vent, une femme courir avec quatre ou cinq autres, toutes décoiffées et toutes belles aussi: je les entendis fuir en éclatant de rire. La vision m'est restée ici, comme un martyr... Je saurai le farouche mystère de la beauté, qui m'étreint et me fait bramer comme un jumart.

Voici d'où je l'ai vue, à cette heure, là-bas, droite et blanche entre les herbes; elle caressait ses longs cheveux blonds. Où est-elle allée ? Si elle vient, si elle veut fuir, dans l'eau profonde, ô lac, ô source bleue, prends-la, noie-la toute vive et qu'il me reste au moins son blanc cadavre! ..,

O ma belle vision, rêve qui m'as mordu jusqu'à la moelle, je t'ai perdu! perdu! ... La blanche fée avec ses longs cheveux sur les épaules comme des rayons de soleil, ô ma vision divine! Oh! la fièvre du sang, la folie de la chair l'enivrement des yeux ! jeunesse, beauté, — car rien d'autre ne compte, — où êtes-vous? Mais les femmes ne sont peut-être pas toutes comme celle-là,.. L'embrasant souvenir de l'enfant nue me brûle...

Aux 2° et 3°actes,nous savons que le Pâtre a réalisé les visions de son sommeil. Sa victime est une orpheline, blonde comme le soleil, gracieuse, dont les yeux bleus ne sont que rire, innocence et douceur, cœur d'enfant, âme céleste. Dans le récit qu'elle fait du viol (cette page était connue), l'innocente enfant, qui ne songeait pas encore aux amoureux, reconnaît combien, dans la brutalité de sa passion, le pâtre s'est montré capable d'intentions câlines. Car la jeune fille, Mélane, a réussi à s'échapper.

Le texte d'une bonne partie des deux derniers actes aurait été détruit par le poète. Les éditeurs, en utilisant un brouillon, ont *restitué, au moins en français la partie* manquante. M. André Deyris a reconstitué ingénieusement un texte provençal versifié, mais il s'écarte trop de ce que Mallarmé avait lu, et je ne puis en faire état.

Le Pâtre, en venant poursuivre Mélane, ne rencontre que Fabresse, une sœur de trois ans l'aînée et plus brune que la nuit; mais *la sœur de la colombe est une aiglonne*. « Il me faut ta sœur. Sa chair est blanche comme un lys, odorante et veloutée comme une pêche. Ses cheveux, quand on les dénoue, tombent sur ses épaules, comme les rayons du soleil sur les nuages.

Et le quatrième acte finit avec l'enlèvement de Fabresse: « la blonde n'y est plus, je prends la-brune... Ah! garce... Tu m'as mordu ». Il enlève sa main de dessus la bouche de Fabresse, et, l'enlaçant avec plus de force, il l'enlève.

Au cinquième acte nous sommes chez le Pâtre: « Allons, regarde-moi, la belle! Je ne connais pas ton fiancé, mais je ne puis croire qu'il vaille mieux que moi... Ta sœur était une colombe. un agneau; elle ne luttait pas. J'avais peur quelquefois de lui briser les os, de l'étouffer dans mes étreintes... Toi, tu es la farouche, la louve et ça me plaît.. Ta sœur était blonde comme le soleil, toi, tu es brune comme la nuit. Quelles amours valent mieux, celles des brunes ou celles des blondes ... »

Je ne puis croire qu'il n'y ait que simple rencontre avec Banville dont le Gryphon s'exclame: « -Par ici la brune, ici la blonde.... Il m'en faut une en dépit des dieux... Vers laquelle irai-je ? Vers la blonde. Elle a les bras plus ronds. Mais la brune pourtant. J'en tiens une, courons! »

Fabresse ayant réussi à s'échapper, le Pâtre poursuit en monologue, et non sans se répéter un peu: « Elle est farouche, la belle, farouche et indomptable. mais je ne l'aime que mieux. L'autre était trop timide, trop douce, trop facile à maîtriser... ne savait que pleurer. Les larmes des femmes sont plus embêtantes que la pluie. Celle-ci au moins, sait se défendre du geste et de la voix..

« Elle était gentille et gracieuse la blonde, quoi qu'elle fut timide comme une violette, mais sa sœur est bien plus belle. La jeune était presque une enfant; l'aînée a toutes les séductions de la femme. L'autre avait un sein naissant et mignon. Chez sa sœur, la poitrine ferme et ronde fait gonfler le fichu, et la jupe à longs plis enserre des hanches enivrantes. Eh bien, j'ouvrirai son fichu hardiment, je délacerais son corsage, je me battrai avec elle s'il le faut; je ferai tomber sa robe à ses pieds et je lui demanderai, compte, malgré ses cris, malgré ses larmes, de tous ces trésors qu'elle cache et qui sont faits pour moi, de cette fleur de beauté épanouie... » Mais, sur ce, le jeune Savournin délivre Fabresse, sa fiancée (tant pis pour elle) et le rideau tombe, non la robe.

Ce sont ces cinq actes truculents que Mallarmé traduit en une centaine de vers aux teintes délicates. Il y ajoute même: ne devine-t-on pas comme une jalousie possible entre la nymphe dont la blancheur se teint et la petite ne rougissant pas? Alors que la petite d'Aubanel commençait à s'émouvoir seule, sa sœur ne méritant pas mieux que son Savournin un peu lourdaud.

Mistral, à son tour, a traité un sujet analogue. Il s'agit' au chant IX°, de *Calendau*, de trois fillettes violées par un sylvain. Mallarmé ne lut le poème de Mistral qu'après sa publication, mais il en connaissait le thème: « Votre grand poème de *l'ouvrier*, dont vous m'avez entretenu cet été, est-il terminé ? » Cette phrase est d'une lettre de Mallarmé, datée du 30 décembre 1864, antérieure par conséquent, au procès de Carpentras, de mai 1865, d'où sortirent le *Pâtre* et le *Faune*.

Mais Mistral ne termina *Calendau* que plus tard. C'est le 6 janvier. 1866 qu'il écrivit à Legré: « *Calendal* est fini, je le retouche maintenant, puis je le traduirai. (Notons, Cen passant, combien différent les méthodes de travail d'Aubanel et de Mistral!) Peut-on suggérer que l'épisode du viol fut l'une des dernières pages de *Calendau*, écrites par Mistral, et que les trois poètes traitèrent concurremment le même sujet ? Heureuse émulation surtout pour Mallarmé qui y trouva quelque diversion à sa psychasthénie !

Voici l'essentiel du récit de Mistral:

*En s'eissugant li plour d'un bout de soun faudiéu,
 Uno d'éli vèn innocènto...
 Ai ! coume à béure le presènto,
 D'un bound la revessant, moustre ! sus un clapié,
 Vòu de si labro mau-courouso,
 La devouri; la malurouso,
 Entre senti l'arpo amourouso.
 Quilo, coume s'avié'n coulobre dins lou pie !
 Lis àutri dos à l'esfraiado.
 Toumbon subran ageinouiado:
 bran ageinouiado:
 Au secours, Santo Vierge ! au secours ! au secours !
 E se reviron... Inutile !
 Dins la valergo, emai se quite,
 Degun pareïs, senoun, tranquile,
 Lou Versoun qu'en Durènço, alin nègo soun cours !
 E ma Durènço que fai afre
 Dins li roucas e dins lou safre.
 Ai ! ai ! ai ! sian perdudo ! - Un orre cacalas,
 Respoundènt soul i pàuri fiho,
 Fai envoula de l'arbouriho
 E la vergougno e l'auceliho...*

En s'essuyant les pleurs avec un coin de son tablier, — une d'elles s'approche, naïve... — Comme elle lui présente à boire, aie! le monstre, la renversant d'un bond sur un monceau de pierres,— veut, de ses lèvres dégoûtantes — la dévorer: l'infortunée, — au premier contact de la griffe lascive, crie, comme si elle avait un dragon dans le sein. — Les autres deux, dans l'épouvante, — soudain tombent agenouillées — « .Au secours. Sainte Vierge ! au secours! au secours ! » — Et de retourner la tête... Vainement! — Dans la vallée. malgré les cris perçants, — rien ne se montre, si ce n'est, au lointain, le tranquille Verdon qui noie son cours dans la Durance, — et la Durance qui affreuse, bondit,— parmi les rocs et dans le grès. - « Ah! nous sommes perdues! » Un horrible éclat de rire, - seul, répondant aux pauvres filles, — fait envoler d'entre les arbres et la pudeur et les petits oiseaux...

Dans ce combat, l'olympien Mistral paraît-il battu?... Affaire de goût, peut-être ? Entre la sagesse du classique, la grandiloquence du romantique, le frémissement du symboliste, notre siècle est fait; demain, les valeurs se classeront - peut-être autrement. Et puis, les fillettes de Mistral étaient du fruit vert; Fabresse, était peu faite pour jamais mûrir; Mélane donne quelques promesses de passion. Mais les nymphes de Mallarmé, comme c'est leur devoir de nymphes, sont dans l'ardente plénitude et sont prêtes à consentir. En outre, le sylvain mistralien est un malfaiteur sans excuse, le pâtre tient du rustre et du poète, le faune est uniquement poète. Le consentement des nymphes était facile, et l'amour est, avant tout, un consentement.

NOTES

I

Sources du *Faune!*... On a dit que Mallarmé aurait pu voir à la *National Gallery* le tableau de Boucher: *Pan. et la Syrinx*, Que n'a-t-il aussi fréquenté les salons de la Banque de France! Du même peintre il aurait vu (*Sylvie guérit Philis*) un Faune, caché par la verdure, qui surprend l'enlacement de la *Mauvaise* et de la *Timide*. Maix quel besoin d'en appeler au XVIII^e siècle quand Baudelaire est là? Aubanel, lui. « ignore tout d'une pareille extase »,

II

Rencontres de Mallarmé avec Dante:

- *Le Guignon*, 13^e terzine — *Inferno*, XXI, dernière terzine.

- *Divagations (Ballets)*: L'Amour les meut et les assemble. — *Paradiso*, dernier vers.

L. T.
MAI 1945.

Tèste integrau

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 1999**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo e de la maqueto pèr Ugueto Giély,
en sa qualita de mèmbe dóu Counsèu d'Amenistracioun dóu CIEL d'Oc.